

**Maux et mots de la femme afghane dans
"Syngué sabour." *Pierre de patience*
d'Atiq Rahimi. (Étude socio-critique)**

présenté par

Dr. Mohamed Abdel Tawab Korany

**Professeur adjoint à la faculté des lettres
université de Béni suef**

E-mail: mohamedabdeltawab_256@yahoo.com

DOI: 10.21608/aakj.2025.408454.2156

Date de réception: 28/7/2025

Date d'acceptation: 12/10/2025

Résumé:

À la suite de la guerre en Afghanistan, dans les années quatre-vingts, le pays est confronté à une multitude de crises, notamment d'ordre religieux, social, identitaire, mais aussi liées à la condition féminine. Rahimi est l'un des écrivains engagés qui dépeint avec audace les maux qui affectent les femmes afghanes. Il réussit à mettre en évidence les formes de souffrances physiques et morales que les femmes subissent en Afghanistan. Son exil volontaire et son intégration de la culture française lui offrent un espace de liberté qui lui permet de briser les tabous et de s'exprimer avec une rare franchise sur les maux infligés aux femmes. Parmi les thèmes courageux qu'il aborde dans ses œuvres étudiés surtout. « Pierre de patience, figurent: le pouvoir patriarcal, le mariage forcé, l'enfermement de la femme dans des rites ancestraux et le poids du fanatisme religieux. La présente étude s'attache à analyser en profondeur les manifestations d'angoisse existentielle vécue par la femme afghane dans un environnement hostile à son épanouissement. L'objectif de notre étude est de mettre en lumière l'assujettissement de la femme à l'homme, victime des traditions, des habitudes et des normes sociales. À l'issue du récit, la protagoniste, écrasée par la culpabilité et la honte, en vient à souhaiter la mort, dans l'espoir que ce sacrifice ultime lui vaudra le pardon divin pour les fautes – réelles ou perçues – qu'elle aurait commises, notamment l'adultère.

Mots-clés: La femme afghane, la domination masculine, la reconnaissance de la culpabilité, l'angoisse existentielle

آلام المرأة الأفغانية وكلماتها في رواية سنجابور (حجر من الصبر) لعتيق رحيمي "دراسة اجتماعية نقدية"

الملخص:

عقب الحرب في أفغانستان خلال ثمانينيات القرن الماضي، وجدت البلاد نفسها في مواجهة سلسلة من الأزمات المتشابكة، من بينها ما هو ديني واجتماعي وهويّاتي، إلى جانب القضايا المرتبطة بوضع المرأة. ويُعدّ عتيق رحيمي من الكتّاب الملزمين الذين عبّروا بجرأة عن المعاناة التي تتكبدتها النساء الأفغانيات، حيث نجح في تسليط الضوء على أشكال المعاناة الجسدية والنفسية التي تتعرض لها المرأة في المجتمع الأفغاني.

لقد أتاح له منفاه الطوعي واندماجه في الثقافة الفرنسية فضاءً من الحرية مكّنه من كسر القيود والتابوهات، والتعبير بصراحة نادرة عن الآلام التي تزرع تحتها النساء. ومن بين الموضوعات الجريئة التي يتناولها في أعماله، لا سيّما في روايته حجر الصبر، تبرز قضايا السلطة الذكورية، والزواج القسري، واستعباد المرأة ضمن طقوس تقليدية متجذّرة، فضلاً عن ثقل التطرّف الديني.

وتهدف هذه الدراسة إلى تحليل مظاهر القلق الوجودي الذي تعانيه المرأة الأفغانية داخل بيئة عدائية تعيق نموّها وتحقّقها الإنساني. كما تسعى إلى إبراز خضوع المرأة لهيمنة الرجل، باعتبارها ضحية للتقاليد والعادات والأعراف الاجتماعية الصارمة.

وفي نهاية السرد، تجد البطلة نفسها، وقد أرهقها الشعور بالذنب والعار، تتمنى الموت، أملّة في أن يوفّر لها هذا الفعل الأقصى غفران الله على الذنوب التي اقترفتها - سواء كانت واقعية أم متخيّلة - وعلى رأسها الزنا.

الكلمات المفتاحية: المرأة الأفغانية، الهيمنة الذكورية، الاعتراف بالذنب، القلق الوجودي.

.*"Toute femme s'appelle blessure"* (Beauvoir, 1949, p. 34)

Introduction

Né en Afghanistan en 1962, Atiq Rahimi est aujourd'hui considéré l'une des figures majeures de la littérature afghane contemporaine. Écrivain engagé, il se distingue par le courage avec lequel il aborde des sujets délicats, notamment la condition tragique de la femme dans une société profondément patriarcale, encore ancrée dans des traditions rigides et oppressantes. Écrivain engagé, il se distingue par le courage avec lequel il aborde des sujets délicats, notamment la condition tragique de la femme dans une société profondément patriarcale, encore ancrée dans des traditions rigides et oppressantes. Ce qui mérite une attention particulière de l'œuvre de Rahimi c'est son engagement précoce et résolu en faveur des droits des femmes, qu'ils soient sociaux ou juridiques, dans une société où ces droits sont constamment niés. Rahimi entame sa carrière d'écrivain avec *"Terre et cendres"* (Rahimi, A, 2000), roman qui lui vaut le prix Goncourt. Il connaît le véritable succès avec son chef-d'œuvre *"Syngué Sabour"*, publié en 2008, qui lui permet de décrocher à nouveau le même prix. Ce dernier a été adapté en film cinématographique, constitue un cri de révolte contre le silence imposé aux femmes, tout en leur offrant un espace de parole libératrice.

En effet, Rahimi se distingue par son style unique, caractérisé par un choix minutieux des mots et des détails méticuleuses et symboliques qui permettent aux lecteurs d'explorer les thèmes sociaux les plus complexes d'une manière facile et accessible. De plus, l'ensemble de son œuvre offre une interprétation pertinente de la condition difficile et bouleversante des femmes afghanes et des multiples défis qu'elle implique. Cette technique romanesque fait de lui l'un des romanciers les plus célèbres de sa génération, dont la renommée dépasse toutes les frontières non seulement en France

mais dans tout l'espace francophone, sans équivalent. Parmi les ouvrages les plus marquants figurent : *Terre et Cendres* (Rahimi, 2000) , *le Retour imaginaire* (Rahimi, 2005) et *Syngué Sabour* (Rahimi, 2008). Ce dernier, en particulier, constitue une interprétation éclairante liée à la condition féminine en Afghanistan. Ce qui justifie notre choix de l'adopter comme corpus de notre étude, c'est l'importance de la pertinence de ses thématiques et de la richesse de sa portée sociocritique.

Par ailleurs, l'exil en France a joué un rôle très déterminant dans l'évolution de la conscience littéraire et politique de Rahimi. Il lui a permis aussi de s'engager activement en faveur de la cause des femmes afghanes, en quête d'un avenir fondé sur la liberté et l'égalité humaine entre les deux sexes. Il veut établir une société affranchie des rapports et de domination masculine, où les femmes peuvent s'exprimer, exister et se reconstruire.

Pour comprendre pleinement cette quête incessante d'émancipation, nous nous penchons sur son chef d'œuvre *Syngué Sabour*. Ce roman représente une justification éloquente et un plaidoyer puissant en faveur d'un changement radical et nécessaire de la condition des femmes afghanes, encore marquée par l'injustice, le silence et l'oppression. À travers cette œuvre, Rahimi appelle à la restauration de leur liberté et de leur dignité, longtemps bafouées. Il aspire également à l'instauration d'une relation plus juste et équilibrée entre les sexes, fondée sur le respect mutuel et l'égalité. Par ce récit, l'auteur exprime un engagement sincère et déterminé envers les femmes afghanes, marginalisées et invisibilisées, et milite activement pour leur reconnaissance, leur émancipation et leur pleine intégration dans la société.

Motif du choix

De nombreux chercheurs ont abordé l'œuvre romanesque de Rahimi en se focalisant sur des thèmes liés aux guerres, aux conflits de pouvoir et au prisme religieux. Cependant, ils ont négligé une question cruciale et épineuse dans l'Afghanistan d'aujourd'hui : la condition de la femme afghane et son exclusion sociale et morale. Rahimi est l'un des premiers romanciers afghans à avoir eu le courage de révéler la réalité choquante du quotidien de la femme afghane. L'objectif de notre recherche est de sensibiliser les lecteurs à la réalité préoccupante de la condition féminine en Afghanistan, en mettant en évidence son enracinement dans un contexte socioculturel complexe. Il s'agit de contribuer à la reconnaissance d'un statut plus respectable et plus digne pour la femme au sein de sa société. En effet, le roman de Rahimi se distingue par sa volonté d'exposer, avec force, la souffrance des femmes afghanes, leur malaise existentiel et leur marginalisation sociale. En prenant fait et cause pour cette figure opprimée, l'écrivain révèle les multiples facettes de son asservissement: l'oppression conjugale, la dépendance économique et affective, la dignité piétinée, les rêves brisés, les désirs étouffés et les secrets chargés de honte.

Problématique de la recherche

Au lendemain de la guerre en Afghanistan, dans les années quatre-vingts, plusieurs problèmes ont émergé, notamment des problèmes religieux, féminins, sociaux et identitaires. Rahimi est l'un des écrivains engagés qui dépeint avec audace les maux qui affectent les femmes afghanes. Il réussit à mettre en évidence les formes de souffrances physiques et morales que les femmes

subissent en Afghanistan. Son exil volontaire et son immersion dans la culture française lui offrent l'occasion de s'exprimer ouvertement et de dénoncer les souffrances profondes que subissent les femmes afghanes. Parmi les thématiques audacieuses qu'il aborde figurent : le patriarcat, le mariage forcé, la soumission de la femme aux rites traditionnels afghans et le fanatisme religieux. Notre problématique s'attache à analyser de manière rigoureuse les différentes formes d'angoisse existentielle que la femme afghane endure actuellement au sein de la communauté. À travers, cette étude nous cherchons à mettre en lumière l'asservissement de la femme à un ordre masculin, victime des traditions, de coutumes et de normes sociales. Par ailleurs, notre réflexion s'articule autour des interrogations suivantes : Quelle est la situation actuelle de la condition féminine en Afghanistan ? Pourquoi Rahimi lui consacre-t-il spécifiquement ses écrits ? Peut-il à travers son œuvre, contribuer à la libération de cette femme de ses angoisses et de ses souffrances ? Est-il en mesure de proposer un véritable dialogue égalitaire entre les sexes, ou échoue-t-il face à l'ampleur du système patriarcal ?

Méthodologie de la recherche

Dans cette recherche, nous adoptons l'approche sociocritique, qui vise à analyser l'état psychologique de chaque personnage féminin du roman afin de mettre en relief l'injustice, l'inégalité et l'oppression dont la femme est victime dans la société afghane. Cette approche nous permet d'examiner les coutumes et les traditions qui régissent les rapports entre les deux sexes en Afghanistan. Cette étude vise d'une part à établir un lien cohérent

entre ces règles sociales, et d'autre part, dévoiler l'état psychique des femmes dans cette société patriarcale.

Par ailleurs, cette approche contribue à sensibiliser le monde entier aux conditions de vie éprouvantes des femmes afghanes, marquées par leur isolement, le travail forcé et la marginalisation ancrée dans un contexte socioculturel déplorable. De plus, elle permet également de mettre en évidence la vulnérabilité des femmes, facteur central de leur exclusion sur les plans social, politique, humain et physique au sein de leur communauté. Cette étude s'inscrit dans un cadre sociocritique qui vise à revaloriser le statut de la femme afghane en quête de justice et d'égalité.

Synopsis sur la pièce

Publié en 2008, "*Syngué Sabour*" relate l'histoire d'une femme afghane qui trouve refuge dans la communication avec une pierre sacrée pour échapper à sa vie de souffrance. Ce roman a également été adapté en film cinématographique par l'auteur lui-même. Bien que cet ouvrage ait fait l'objet de plusieurs analyses littéraires, nous constatons que le thème de la soumission et de la marginalisation féminine est un sujet d'actualité très intéressant. Notre recherche explore les différentes formes d'exclusion que les femmes afghanes subissent actuellement. Nous nous intéressons particulièrement à la dépendance des femmes, illustrée par le mariage forcé, l'oppression et les pressions liées à la fertilité dans la société afghane, ainsi qu'à leurs tentatives de libération

La marginalisation de la femme face au patriarcat

Il est évident que l'étude de "*Syngué Sabour*" de Rahimi dénonce avec force le monde afghan à travers les différents aspects de sa culture et de ses rites oppressifs, comme l'illustre cet extrait, « *les femmes silencieuses sont les premières victimes de l'infidélité et de l'hypocrisie masculine* » (Ondo, 2019, p. 65). En réalité, nous sommes face à une société patriarcale où le statut de la femme est réduit à sa plus simple expression. Dans cette perspective, la femme n'existe que pour procréer, s'occuper du foyer et enfanter, de préférence des garçons, valorisés au détriment des filles souvent rejetées ou maltraitées dès leur naissance. Cette domination patriarcale réduit la femme afghane à un objet de plaisir soumis aux désirs de son mari. Ainsi, la figure féminine dans le roman est le reflet d'un asservissement quotidien, perpétué par une culture qui légitime l'effacement et l'infériorisation des femmes.

Le Mariage forcé

En examinant la communauté afghane, nous observons qu'il s'agit d'une société profondément musulmane qui applique tous les rites islamiques avec une grande rigueur. En ce qui concerne la femme, l'Islam lui a accordé certains droits importants, tels que le droit à la vie et à l'héritage ; malheureusement, certains droits fondamentaux, comme la liberté d'agir et le statut d'être humain égal à celui de l'homme, sont souvent négligés. La femme se sent inférieure et subalterne à l'homme. En matière de mariage, l'Islam confère au père puis au mari certains pouvoirs sur la femme avant et après l'union conjugale. En examinant le corpus, nous observons de nombreux tableaux qui dépeignent la maltraitance dont les femmes sont victimes pour des raisons futiles. La protagoniste du roman souffre physiquement et moralement de la violence et de

l'agressivité absolue d'un père qui l'accable sans raison, sans qu'elle puisse réagir. Sa faute dans la vie, c'est d'être né dans un monde dominé par les hommes, où les femmes sont contraintes de se soumettre à leur autorité ; comme le montre cet extrait « *le père cherche n'importe quel prétexte pour nous battre. Il bat (toutes les sept filles même ma mère* » (Rahimi, Syngué sabour. Pierre de patience, 2008, p. 45). Ce qui intéresse ce père violent, « *ce sont ses cailles de combats* » (Almeida, 2010, p. 19). Il dépense tout son argent pour acheter une caille excessivement chère. Il passe plusieurs semaines à les entraîner, car il veut les rendre passer à un combat très important, mais malheureusement il perd. Cependant, l'une de ses jeunes filles, âgée de treize ans, devient « *l'enjeu de pari* » (Rahimi, 2008, p19). Le père n'a pas assez d'argent pour payer son pari, il est donc contraint de donner sa fille à un homme âgé de quarante ans.

D'autre part, la protagoniste du récit, la sœur aînée, profondément choquée par cette nouvelle, décide de se rebeller. En signe de protestation, Elle libère les oiseaux de combat de son père de leur cage. La sanction est immédiate : elle est violemment frappée par lui. Plus tard, à l'occasion de ses dix-sept ans, une femme vient demander la main de sa sœur cadette pour son fils, Toutefois, conformément à l'ordre des naissances, c'est la sœur aînée qui devrait se marier en premier, son père la lui propose, La femme accepte l'offre sans hésitation, comme l'éprouve cet extrait : « *Bon, ce n'est pas grave, ça sera elle alors ! En pointant son index charnu vers (elle)* » (Rahimi, p20). Le père de famille accepte sans réfléchir « *une seule seconde* » (Rahimi., p68). Il prend la décision à sa place et fixe le jour des fiançailles sans tenir compte de l'avis de la fiancée ; alors que le prétendant La jeune fille est ainsi réduite

au statut d'objet, échangée entre deux familles comme une marchandise. Les familles conviennent que le mariage aura lieu dans un an, à condition qu'aucune guerre n'éclate. Ce mariage sera célébré en l'absence du futur époux, dont seule la photo trônera aux côtés de la mariée. C'est donc avec un homme inconnu, totalement absent, qu'elle est unie, sans que personne ne lui ait demandé son consentement. Elle ne le rencontrera que trois ans plus tard : "*Fiancée pendant un an et mariée pendant trois ans à un homme absent*" (Rahimi, 2008, p. 89). Désormais, cette jeune femme mariée, qui est mariée sans vraiment l'être, est contrainte d'attendre l'arrivée de son époux. Isolée, elle n'a plus le droit de voir ni sa famille ni ses amies, car une jeune mariée, encore vierge, ne doit pas « *côtoyer les autres femmes mariées* » (Selenie, 2012). De plus, elle ne doit pas dormir seule dans sa chambre, mais être toujours accompagnée de sa belle-mère, qui surveille constamment sa pureté. À l'intérieur de son foyer conjugal, elle doit prendre en charge les tâches ménagères les plus épuisantes, obéir sans relâche aux ordres de ses beaux-parents, sans même avoir le droit de ne se reposer ni même de faire ses prières : « *c'est le travail à la massification jusqu'à la mort* » (Fanon, 1975, p. 12).

Après trois longues années d'attente, vécues dans une solitude terrible, la jeune épouse tente de dessiner le portrait de son époux absent durant cette période interminable, sans compter la profonde angoisse qui occupe son esprit. Soudainement, ce guerrier revient, et il s'assoit à côté d'elle en silence. D'abord, elle le voit, le regarde en cachette, puis elle se met à "*le contempler dans le moindre mouvement de son corps et la moindre expression de son visage*" (Rahimi, 2008, p. 40). Elle le regarde intensément ; tandis que lui, à l'air vaniteux et silencieux, ne la regarde pas, comme s'il

avait l'impression d'être absent. Comme l'illustre cette citation:
«*Pas un mot, pas un regard", il ne la voit ni ne lui parle plus.*»
(Rahimi, 2008, p. 55).

Par ailleurs, il fixe toujours ses yeux dans le vide en serrant les sourcils: «*il ne faut jamais faire confiance à celui qui connaît le plaisir des armes !* » (Boyer, 2012)

À cet instant, cette femme afghane est prise de frissons et d'angoisse à cause de l'effroi du sang qui pourrait résulter de leur relation sexuelle. Toutefois, ce genre de peur ne la prive pas de son plaisir ; au contraire, elle est envoûtée d'amour pour son époux. Progressivement, la jeune épouse se met à se dévouer entièrement à son mari, à servir ses beaux-parents et finalement à élever ses enfants. De ce fait, la jeune femme mène une vie complètement solitaire, restant chez elle en permanence et n'effectuant aucune visite à sa famille. Elle est confinée dans cette vie pour élever ses enfants et être profondément attachée à son foyer. Ainsi, nous pouvons constater qu'elle est privée de ses droits et de sa liberté en tant qu'être humain. Lorsqu'elle sort, elle doit porter son voile intégral pour passer inaperçue, car le voile représente un symbole flagrant des traditions vestimentaires principales, ainsi qu'un aspect religieux qu'il faut préserver en Afghanistan. «*Même "son corps est drapé dans une robe longue. C'est parce que "le voile fait partie des traditions vestimentaires nationales* » (Bernard, Février 2010, pp. 33-56) Cette forme vestimentaire imposée à la femme afghane reste omniprésente et inaltérable, car elle est considérée comme un élément constitutif de son identité. À cela s'ajoute l'obligation pour l'épouse d'être accompagnée de sa belle-mère, comme mesure de sécurité et pour éviter toute possibilité de trahison. Cette femme

aspire à un lien affectif avec son mari ; elle souhaite dialoguer, partager, échanger avec lui. Mais malheureusement, ce dernier demeure sourd à ses émotions. Il ne cherche ni à l’embrasser ni à la reconforter. Ce qui l’intéresse, ce n’est pas sa mère ni sa sœur ni même son épouse, mais l’appel à la guerre et l’honneur du sacrifice au nom de la patrie, comme le souligne l’auteur lors d’un entretien : « *Vous les hommes ! Quand vous avez des armes, vous oubliez vos femmes.* » (Claire Mélanie, mardi 21- 2012). La jeune épouse, accablée d’inquiétude et de déception, attend impatiemment le retour de son mari : « *J’avais l’impression que quelque chose manque. Non pas dans la maison, mais en moi... Je me sens vide* » (Profizi A. ", 2013, p. 65). Malgré tous ses efforts pour lui plaire et rendre leur vie conjugale harmonieuse, elle demeure invisible à ses yeux. Pire encore, si elle tarde à concevoir un enfant, elle risque d’être mal accueillie, voire rejetée. L’infertilité, perçue comme un échec féminin, devient un facteur supplémentaire d’exclusion et de souffrance. C’est ce que nous allons explorer dans la suite de notre étude.

L’infertilité de la femme afghane

Si nous jetons un regard sur le roman de Rahimi, nous apercevons qu’il développe une réflexion remarquable sur un sujet qui préoccupe la femme afghane : l’infertilité du personnage féminin en Afghanistan. Cette dernière souffre doublement. Dès que son infertilité et son incapacité à avoir des enfants soient découvertes, elle sera maltraitée et vivra en marge de la société. Sa tante est un exemple flagrant de ce phénomène. Dès qu’elle apprend sa stérilité, elle l’isole et ne l’entoure d’aucune figure féminine. Dans la société afghane, la femme infertile est invisible, seule et peut

même être répudiée à cause de son incapacité à procréer. De plus, au sein de son univers familial, elle sera insultée et sa dignité sera bafouée, menant une vie plus malheureuse que ses consœurs. Elle se consacre aux tâches domestiques dans une atmosphère de confinement et d'isolement : « *"Deux ans de mariage ont passé et ma sœur n'a pas pu enfanter pour lui. Bref, ma tante était stérile. Autrement dit : bonne à rien"* » (Rahimi.2008, p56).

Du surcroît, son problème d'infertilité lui cause de nombreux problèmes, notamment la haine, l'humiliation, la démesure et la violence dans sa relation conjugale avec son mari. En effet, la protagoniste est une femme malheureuse, constamment soumise et opprimée par son mari. Elle n'a aucun droit, ni de parler ni d'exprimer son point de vue ; elle n'a qu'à le supporter avec résignation. Pour la moindre faute, son époux ne se contente pas de la punir verbalement, mais il va plus loin jusqu'à la frapper physiquement avec violence.

Par ailleurs, animé par une forme de mégalomanie, le mari décide d'envoyer son épouse chez ses propres parents, dans une province éloignée, sans prendre en considération ni son avis ni sa dignité humaine. Une situation encore plus dramatique l'attend chez son beau-père, qui commet à son encontre des violences sexuelles répétées, sans tenir compte du lien de parenté et du caractère strictement interdit, tant religieusement que moralement, de cette relation. Son comportement est motivé uniquement par la satisfaction de ses pulsions, révélant ainsi une hypocrisie religieuse profonde : cet homme, qui prétend incarner les valeurs religieuses, se révèle en réalité dépourvu de toute humanité et compassion.

Un jour, la jeune femme trouve le courage de lui résister et rejette ses avances. : « *un jour, elle a refusé et lui a fendu le crâne* » (Rahimi, p35). De même, Lorsque son mari est mis au courant des faits, au lieu de lui rendre sa dignité perdue de la part de son père et de restaurer son honneur, il la répudie sur-le-champ sous prétexte qu'elle ne respectait pas son père. Délaissée de tout le monde, elle retourne chez sa propre famille, composée de son père et de son frère. Ces derniers, au lieu de prendre des décisions crédibles pour revaloriser l'identité de leur fille, dévalorisée par son ex-mari, ils l'abandonnent également sans rien faire. Face à ce rejet total, elle sombre dans un profond désespoir. N'ayant plus de place dans une société qui nie son existence et la réduit à son statut d'épouse ou de mère, elle envisage de disparaître. Comme le note Laval : "*Elle va choisir de passer pour morte ou de fuir*" (Laval, 2007, p. 44). Finalement, la protagoniste laisse un mot annonçant sa disparition volontaire, marquant ainsi son refus d'exister dans un monde où elle n'a jamais été reconnue : "*Alors, laissant un mot pour dire qu'elle avait mis fin à sa vie*" (Michel Nareau, 2009).

En raison de son incapacité à enfanter, elle est à l'écart de toute communication avec son milieu ; par conséquent, elle se dirige vers un lieu lointain où elle réside dans une maison isolée, et peinant à subvenir à ses besoins. Face aux difficultés économiques et à l'absence de soutien, elle finit par céder à la marginalisation extrême en ayant recours à la débauche et à la prostitution comme unique moyen de survie. Même la tante de l'héroïne, après avoir découvert sa stérilité et être renvoyée de sa famille, en menant une vie difficile comme sa nièce, se dirige également vers la débauche et à la prostitution comme unique moyen de survie.

Ce schéma tragique se répète à travers le personnage de la tante de l'héroïne, elle aussi stérile et rejetée par sa famille. Toutes les deux sont marginalisées et privées de leurs droits fondamentaux. En conséquence, elles sont constamment soumises à la volonté de ceux qui les accueillent et les dominent. Parfois, la protagoniste est hantée par la crainte de partager le même sort aussi que sa tante ; comme en témoigne cet extrait : « *Cinq ou six mois ont passé sans aucun indice de grossesse* » (Taheri, 2017, p. 23). Le romancier explore avec finesse les profondeurs psychologiques de cette femme, rongée par la peur d'un avenir marqué par l'exclusion et la servitude.

En un mot, pour dépeindre la situation désespérante de la femme afghane, l'auteur met en scène des situations extrêmes pour mettre en évidence sa condamnation à une vie de servitude et de corvée ; comme si naître femme équivalait à commettre une faute impardonnable.

L'assujettissement des femmes

Le romancier peint avec réalisme plusieurs aspects de la vie quotidienne de la femme au sein de son univers familial, en mettant en évidence les conditions difficiles qu'elle endure du matin au soir, sans avoir le droit ni de ne se reposer ni de pratiquer ses convictions religieuses. Prenons par exemple, l'époux de l'héroïne, blessé au front contre l'occupation américaine, subit une amputation du pied gauche après avoir été atteint par une balle. À cela s'ajoute un conflit avec l'un de ses compagnons d'armes, qui l'humilie avec des paroles grossières et insultantes. Devenu infirme et reclus, il est rapidement délaissé par ses compatriotes et se retrouve entièrement dépendant de sa jeune épouse, qu'il considère non pas comme une partenaire, mais plutôt comme une propriété ou plutôt un bien personnel à sa disposition. La femme est devenue confinée dans un espace étroit et marginalisé, cantonnée à un rôle subalterne dans le foyer. Dans ce contexte, alors que le mari blessé se repose sur un

matelas dans une chambre de sa maison, sa femme est accablée de grandes responsabilités et des conditions difficiles. Le contraste entre la situation de l'époux, qui bénéficie d'un certain confort, et celle de la protagoniste, qui est confinée à un espace étroit et isolé, souligne les inégalités structurelles et le déséquilibre des rapports de pouvoir au sein du couple.

De plus, la gravité de la blessure du mari le plonge profondément dans le coma et dans l'inconscience qui précède sa fin imminente. Quant à Rahimi, il s'attache à dépeindre avec minutie cette agonie physique et mentale à travers des expressions saisissantes telles que : « *les Jambes cadavériques*", "*la peau pâle. Pleine de rides*", "*ses bras inertes* » (Rahimi p. 45). L'expression « *air égaré* », « *regard dans le vide* » (Bishop, 2013) est très significative et annonce la fin imminente de ce mari qui est insensible à tout ce qui l'entoure. Malgré le mauvais traitement qu'il lui inflige, sa jeune épouse reste une conjointe dévouée et obéissante, qui prend soin de lui avec diligence. Elle ne faillit jamais à ses obligations envers son mari. Chaque matin, lorsque la poche de perfusion se vide, elle lui prépare deux verres d'eau : l'un destiné à la perfusion, l'autre à la désinfection de ses yeux. Comme le souligne ce passage : comme le témoigne cet extrait : « *Elle instille même des gouttes de collyre aux yeux de son mari.* » (Rahimi, p 23), Ce rituel se répète inlassablement chaque soir. Ensuite, elle quitte la chambre pour aller chercher un évier plastique plein de l'eau tiède avec de nouveaux vêtements et une serviette afin de laver et changer les vêtements de son mari et de les remettre à sa place : « *Elle lave son homme, le change et le réinstalle à sa place* » (Rahimi, p 56). Il importe toutefois de noter que ces gestes ne traduisent pas un amour conjugal profond, mais relèvent plutôt d'un devoir imposé par les normes religieuses et les codes sociaux qui structurent la société afghane. C'est ainsi que la vie de la jeune mariée est marquée par une routine quotidienne monotone, et

pesante, à peine rompue par les appels à la prière : « *Elle prend le petit tapis, le déplie et l'étale par terre* » (Dorronsoro, 2000, p. 77).

Après avoir accompli la prière, s'assoit au chevet de son mari et entame la lecture de versets coraniques, les yeux noyés de larmes. Elle implore Dieu avec ferveur, répétant dans une supplique déchirante : « *Dieu, fais qu'il revive* » (Rahimi, p34). Elle est également dévouée à la récitation des quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu, qu'elle implore jour et nuit à l'aide de son chapelet noir. Dès l'aube, elle loue le Créateur, citant ses attributs avec une dévotion inébranlable : « *"al-Qahhâr, Le Dominateur"* » (Rahimi, p.34). Elle ne se sépare jamais de son chapelet afin que Dieu réponde à ses appels. Devenue le symbole de son espoir et de sa résistance intérieure, comme l'illustre cet extrait : « *Donc, l'héroïne récite sans relâche les noms de Dieu, effectuant jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf tours de chapelet par jour* » (Bouazzati, 2016).

À travers ce portrait, le romancier met en lumière une figure féminine profondément fidèle, à la fois à son mari souffrant et à sa foi. Elle supplie Dieu de lui rendre la santé, de le faire passer de la déchéance physique vers une vie meilleure, comme l'exprime cette citation : « *afin de le passer de ce malsain et être finalement en bonne santé* ». (Cojean, 6 décembre 2009). La femme est également tiraillée entre deux mondes ; d'un côté, les besoins de son mari blessé qui l'asservit sans arrêt et de l'autre, la souffrance silencieuse de leurs enfants, livrés à eux-mêmes et négligés par les circonstances. Tout se déroule dans la chambre de l'époux blessé et de son épouse, c'est-à-dire dans cette chambre étouffante, espace clos où s'entrecroisent la maladie, la mort et la prière.

En parallèle, à l'extérieur de ce microcosme domestique, le monde s'effondre. Tandis que la mort rôde silencieusement dans la

chambre de l'homme blessé, le quartier est ravagé par une guerre civile acharnée. La femme, témoin impuissant de ces événements, est coincée entre l'intérieur et l'extérieur, deux espaces où la mort est omniprésente. Les rues, ravagées par les tirs et les explosions, sont devenues des zones de guerre, où les gens sont prisonniers de leur peur. Les descriptions de la ville en ruine instaurent un climat de désolation extrême : les vitres sont brisées et les rues sont envahies de poussière et de fumée, créent une atmosphère de désolation et de mort comme le souligne Rahimi « *On nous tire de toutes les directions, ou encore « dans la ville on tire constamment de loin, de près par intermittence* » (Rahimi, p 66).

Les explosions des attaques secouent la terre, brisent les vitres et semant la destruction. Les rues sont remplies de poussière, conséquence de l'intensité des bombardements. La fumée noire se répand partout, pénétrant dans chaque maison, chaque cour, et même dans la pièce où le mari est allongé, recouvert de poussière. Sa femme tente, dans un geste à la fois tendre et désespéré, de le nettoyer, d'essuyer les traces de cette fumée noire qui envahit leur monde. Ce geste maternel, presque sacré, incarne sa volonté de préserver une parcelle d'humanité dans un univers englouti par la destruction.

Dans ce contexte de chaos généralisé, le romancier dresse un tableau d'une société en pleine décomposition, en période de danger, chacun ne pense qu'à sauver sa propre vie, au mépris des siens. Les principes de solidarité, de fidélité ou de responsabilité sont anéantis. De même, les frères, les sœurs et les parents ne songent qu'à fuir le danger, abandonnant derrière eux leurs enfants, leurs épouses et leurs proches qui leur étaient chers, sans prendre en considération ni leur bien être ni leur sécurité. Ils sont vraiment exposés à un sort tragique. Cette trahison est mise en évidence dans

des paroles glaçantes: « *Où sont tes frères qui étaient si fiers de te voir te lutter contre leurs adversaires. Ou encore : "Tes frères également sont tous partis. Ils nous ont Pris en compte ! Les traîtres ! Ils ne m'ont pas emmenée avec eux simplement parce que tu étais encore en vie* » (KÖRÖMI, 2014, p. p66).

Face à cet abandon généralisé, le romancier tourne en dérision, l'égoïsme des hommes abandonnant la femme et ses enfants à leur sort incertain sans ressources ni protection, pour prendre soin de son mari impotent. Pourtant, malgré le confinement de l'héroïne dans sa chambre à coucher, elle demeure cependant connectée au monde extérieur par la fenêtre, qui devient un véritable point d'observation sur un champ de ruines.

Ce qu'elle aperçoit au-dehors est d'une violence inouïe : un champ de guerre où la mort et la destruction sont omniprésentes. Les rues sont jonchées des cadavres déchirés par des chiens errants qui les dévorent sauvagement. Les incendies ravagent tout, les maisons s'effondrent sous les bombardements incessants et les flammes se propagent partout. À travers ces images de désolation, le romancier ne se contente pas d'illustrer la brutalité de la guerre ; il adresse une dénonciation cinglante aux chefs militaires et aux dirigeants politiques qu'il juge directement responsables de cette violence dévastatrice. Leur cynisme et leur incompétence apparaissent comme les causes profondes d'une guerre qui n'épargne personne.

Mais l'indignation de l'auteur ne s'arrête pas là : il critique avec force l'absurdité et la cruauté des combats internes. A titre d'exemple les combattants du djihad, au lieu de lutter contre les Russes, se massacrent entre eux comme des bêtes sauvages, semant ainsi la terreur, la destruction et la peur parmi les civils innocents. Aucun lieu n'est sacré pour eux, aucune frontière n'est parfaite. Leur barbarie dépasse toutes les limites : plus aucun lieu n'est sacré,

plus aucun espace n'est épargné, même les foyers les plus intimes sont envahis et profanés: « *Les combattants ont occupé la maison de la protagoniste toute une nuit en attendant l'arrivée de l'aube* » (Taheri, 2017)

Cette scène, hautement symbolique, exprime la perte totale de repères moraux, l'effacement des frontières entre espace privé et champ de guerre, entre civil et combattant, entre victime et bourreau.

La situation en Afghanistan est très critique, La guerre civile a atteint son apogée, les combats sont omniprésents et les civils sont pris au piège. Les villes sont dévastées et transformées en champs de ruines. : « Dans un endroit proche, quelqu'un tire *une balle. Un autre, plus proche, répond. Le premier tire une seconde balle. L'autre ne répond plus...à l'extérieur, rien n'est sécurisé. Chaque maison n'est qu'une menace aveugle. Les patrouilles sont partout dans chaque zone de la ville. Les moudjahidines* » (Jean-Pierre Perrin, 2001, p. 34).

Dans ce climat de chaos absolu, l'héroïne s'efforce désespérément de protéger son mari en le cachant des regards de leurs ennemis et de faux combattants. Dans un acte de résistance silencieuse, elle aménage un refuge secret derrière les rideaux verts transformant ce recoin en espace d'abri. Grâce à sa ruse et à sa détermination, elle parvient à soustraire son mari à la vigilance brutale des moudjahidines : « *ils évadent la maison sans croiser ce mari impuissant* » (Gabriella KÖRÖMI, 2010)

Ainsi, la guerre civile en Afghanistan est représentée comme un véritable enfer qui détruit tout. Elle crée une atmosphère de terreur, de désespoir et d'aliénation en s'attachant particulièrement

à la souffrance féminine. À travers son héroïne, il illustre l'isolement, la peur et l'aliénation vécus par des femmes prises dans un engrenage de violence qui les dépasse.

Dans l'espace clos de la chambre conjugale, l'héroïne, victime de cette violence, tente de survivre dans un monde qui semble avoir perdu tout sens. Épuisée, angoissée, acculée à une détresse extrême, elle supplie son mari – revenu du djihad mais désormais absent, figé, insensible – de ne pas l'abandonner avec leurs filles encore jeunes : « sans toi, je ne suis riens, n'oublie pas tes filles. Que vais-je faire avec elles. Elles sont si petites » (Colombani, 2013, p. 45).

En effet, la femme est plongée dans un désespoir profond ; son mari ne réagit à aucune sollicitation ; il est devenu absent, plongé dans une inertie totale, la femme est réduite à un silence oppressant, enfermée dans une vie privée de chaleur et de lien. « *Il n'y a aucun sentiment ni dans les regards ni dans les souffles. il est toujours dans la même position* » (Brunel, 2010).

L'écrivain peint avec précision l'angoisse, la terreur et la frustration consomment peu à peu l'héroïne, condamnée à vivre aux côtés d'un époux froid et immobile. Elle va jusqu'à souhaiter la mort en croyant que c'est la seule échappatoire à cette existence figée et déshumanisée : « *si tu serais morte, les choses auraient pris un autre tournant* ». Ce désespoir profond se transforme en colère rentrée, en révolte contre une fatalité trop lourde à porter. Confrontée à la maladie incurable de son mari, à l'absence de tout espoir, elle laisse éclater sa douleur : « *Sa rage cherche sa voix dans la gorge* » (Causse, 2009, p. 90).

Rahimi brosse un portrait profondément bouleversant de la femme afghane, réduite au silence par des décennies de maltraitance, de fanatisme religieux, d'humiliations morales et d'agressions physiques. Il met à nu la réalité cruelle de la vie des femmes afghanes, enfermées dans des rôles subalternes, vivent sous le joug d'un ordre établi qui les prive de toute autonomie, de toute voix.

En outre, face à un corps immobile de son mari qui s'agonise, la femme se laisse aller à des confidences discrètes traversée par un état de nervosité invincible et une émotion exprimée ; comme le souligne très justement une analyse critique: « *Dans une société afghane où la femme est réduite à un objet presque inanimé, l'épouse se trouve dans une situation qui lui permet enfin d'exprimer tout ce qu'elle ressent sans que son mari puisse intervenir* » (Nougayrède, 2012).

Aveux et témoignages de la femme afghane

Après avoir été confronté aux contraintes oppressantes du régime autoritaire afghan, Rahimi décide de quitter le pays en 1984, fuyant d'une part la censure qui muselait la liberté d'expression, d'autre part. Son exil volontaire voire salutaire en France lui permet de briser le silence et de donner une voix aux femmes afghanes, leur offrant ainsi la possibilité de s'exprimer et de se faire entendre. Comme il le souligne lui-même : « *Et le chemin de son exil en France lui permet de ne pas sombrer dans le silence* » (Condé, 2014). Comme le révèle cette citation mentionnée ci-dessus, l'œuvre romanesque de Rahimi est une plaidoirie éloquent pour la cause féminine largement bafouée et sous-estimée en Afghanistan.

À travers le monologue intérieur de l'héroïne, le romancier dévoile une vérité cruelle et sans détour. À travers ses paroles et ses aveux, l'héroïne nous révèle des secrets épouvantables et inattendus, fruit d'une vie marquée par l'isolement et la douleur. Symbole universel de la condition féminine opprimée, la femme afghane incarne à la fois les vulnérabilités et la dignité de son sexe.

La structure narrative du récit est dominée par les aveux et les témoignages effroyables de l'héroïne, qui partage sans crainte ses secrets et ses désirs les plus profonds. Elle va jusqu'à avouer ses fautes, évoquant son passé avec minutie pour lutter contre le mutisme et atténuer son chagrin, tandis que les coups de feu retentissent autour d'elle. Dans un long monologue, elle révèle à son mari les souffrances et les amertumes qu'elle a endurées tout au long de son existence. Bien que plongé dans un coma profond et enveloppé de silence cet homme semble néanmoins présent, comme s'il percevait les mots de son épouse. Rahimi, par le biais de sa narration, le condamne symboliquement : ce coma n'est pas seulement un état clinique, mais une punition divine infligée à un homme coupable de négligence envers son épouse. Les confessions de l'héroïne soulèvent alors une série d'interrogations : son discours parvient-il à franchir les murs de la chambre pour atteindre le monde extérieur : Ses paroles reflètent-elles fidèlement ses tourments, ses blessures, son angoisse existentielle et sa souffrance physique et morale ? Ces aveux et déclarations représentent-ils une forme de libération au fil du temps ? Cette confession parvient-elle à la soulager de ses regrets ? Se vengera-t-elle ou se contentera-t-elle d'une justice divine ? Finalement, comment le discours se développe-t-il dans ce roman ?

Avant de se confier pleinement, elle hésite, respire profondément, comme si chaque mot portait un poids immense : « *Elle prend une profonde respiration pour dire un mot* » (Hosseini, 2004). Cette retenue souligne la difficulté à verbaliser des souffrances longtemps tues. Mais au fil du temps, elle parvient à surmonter sa peur et sa pudeur, trouvant peu à peu le courage d'adresser quelques mots à son mari. Sa voix, chargée de douleur, laisse alors entendre une résignation amère : « *Je ne peux rien faire pour toi. Je pense que tout est fini* » (Farmaian, 2008, p. 67).

Face au silence du corps inerte de son mari, l'héroïne trouve enfin le courage d'évoquer, à voix haute, une vie marquée par les humiliations, les douleurs physiques et les renoncements. Pour la première fois, elle ose lui adresser des reproches : « *Eh bien, savais-tu que tu as une femme et deux filles ! Elle se donne des coups sur le ventre, une seule fois, deux fois* ». (Colombani, "Afghanistan : la révolte des femmes, 2012, p. 54) Comme pour expulser un fardeau longtemps contenu dans ses entrailles. Elle se met à genoux et s'exclame : « *Est-ce que tu as pensé à nous lorsque tu t'es penché sur ta foutue mitrailleuse ?* » (Weber, 2002, p. 34)

D'autre part, après s'être insurgée contre cette communauté virile, elle entame une série d'accusations contre son mari que personne ne peut contester ni interrompre. Pour elle, c'est le début qui compte : le premier mot lourd à déclarer est le commencement de la mise en lumière d'une panoplie de secrets qui se dévoilent à un rythme de plus en plus accéléré. Et pour aggraver la situation et pour attirer l'attention des lecteurs, elle déclare l'une des confessions les plus douloureuses concerne les abus psychologiques et moraux infligés par ses propres frères, qu'elle

accuse de l'avoir constamment surveillée à son insu, dans des moments de vulnérabilité, lorsqu'elle se trouvait au hammam. Plus encore, elle confie, sans détour, que ces mêmes frères ont, durant l'absence prolongée de son mari, nourri des intentions inavouables à son égard : « *En plus, "ils ont toujours envie de (la) baiser tout le temps, durant les deux ans de son absence* » (Rahimi, p98). La jeune femme déclare ses maux avec courage sans baisser les yeux ou être timide de quelqu'un. Parfois, elle hésite en disant pour quoi je dis tout cela, je fais des histoires : « *au secours, mon Dieu, aidez-moi ! Je ne parviens plus à me maîtriser. Je dis n'importe quoi* » (Rahimi, p67).

De plus, elle tente de garder le silence ; Elle parvient alors à verbaliser ce qu'elle n'avait jamais osé dire auparavant : la brutalité physique et psychologique de sa nuit de noces. Elle raconte avec minutie une expérience traumatisante, marquée par la violence, le sadisme et la souffrance. Loin d'être une union dans le respect et l'écoute, cette nuit s'est révélée être un acte de domination et de cruauté. Son mari, animé par l'arrogance et la fierté virile, n'a même pas pris la peine de lui demander si elle était en période menstruelle. Il s'est contenté d'interpréter le sang versé comme une preuve de virginité, ignorant toute autre possibilité : « *Mais lui, il se sent la joie et la fierté en voyant le sang, signe de la virginité* » (Rahimi, p36). Par la parole, elle reprend possession de son histoire, de son corps et de sa douleur.

L'héroïne nous narre le passé avec une grande précision en soulignant le rôle déterminant que le beau-père et la tante ont joué dans sa trajectoire de vie. D'autre part, selon la mythologie afghane, *Syngué sabour* symbolise une pierre noire de patience : c'est un

minéral extraordinaire que l'on place devant soi et à qui l'on confie tous ses secrets, ses souffrances et ses inquiétudes. Ces aveux permettent à l'individu de se libérer de soulager l'âme d'un lourd fardeau: « *tu vois, cette pierre où tu places devant toi où tu pleures sur tous tes malheurs et tes misères et à qui tu avoues tout ce que tu gardes en toi et que tu n'oses pas dévoiler aux autres. Tu lui communique et elle te communique* » (Rahimi, p90). Le roman explore le thème de la confession et du soulagement à travers la métaphore de la pierre sacrée de La Mecque, symbole de pardon et de purification. Il est évident que le romancier et l'héroïne partagent en commun l'idée de soulagement d'après la révélation sincère, qui devient un moyen de libération pour la protagoniste. Dans ce contexte, *Syngué sabour* est pour l'héroïne, le confident muet à qui il avoue tous ses secrets et tous ses soucis et ses tourments existentiels en espérant trouver un apaisement et un pardon à travers sa confiance : « Je vais t'appeler ma Syngué sabour ».

Les déclarations de l'héroïne se succèdent sans interruption, dans un flot ininterrompu où chaque récit appelle le suivant, comme un fil tiré sans fin du tissu de sa mémoire. Elle va jusque à briser les tabous ; à savoir, elle dit qu'elle a été séduite par un jeune garçon de seize ans lors de fouille de sa maison. Incapable de résister à ce trouble, elle lui parle sans détour, avec une franchise crue, portée par une tonalité sensuelle dénuée de toute pudeur.

« *Chaque fois que l'histoire prend fin, une autre commence. Elle lui parle sans avoir honte d'une scène d'amour* » (Ayubi, 2010, p. 34). Le jour suivant, cette jeune femme se retrouve face à face avec un jeune homme armé qui la menace avec son arme. Au début, elle fait face à sa tentation de ce jeune militaire, mais au fil de temps

elle commence à apprécier ses caresses et voilà nous sommes devant des scènes érotiques les plus osées. Privée de plaisir sexuel, elle multiplie ses rencontres avec ce jeune armé. Au lieu de se sentir coupable et fautive, elle reproche son mari d'être responsable de cette déviation morale et son incapacité de la rendre femme noble et pleine de prudence : « *voilà ton honneur souillé par un adolescent de seize ans ! Voici ton honneur qui baise ton âme !* » (Rahimi, "Les Porteurs de clarté", 2009, p. 43). Toutefois, après avoir formulé cet aveu brutal, elle prend soudain conscience de la gravité de ses paroles et s'en effraie, déclarant : " *Ce n'est pas moi qui ai fait cela. Non, je ne suis pas à l'origine de ces paroles...C'est une autre personne qui s'exprime au nom de moi...avec ma langue. Il est entré en moi...Je suis possédée. Il y a vraiment une démons en moi. C'est elle qui s'exprime. C'est elle qui entretient une relation amoureuse avec ce jeune homme* » (Mitterrand, 2012, p. 12). En outre, les souvenirs se rassemblent dans la mémoire de cette jeune épouse qui révèle au grand jour les secrets de son mariage en humiliant son mari devant tout le monde. Elle vient de dévoiler que son mari n'est pas le père biologique de leurs deux filles : « *Effectivement, ma singué sabour, ces deux filles ne sont pas de ta descendance ! Et tu sais pourquoi ? C'est parce que c'était toi qui étais stérile, pas moi !* » (Causse, "Les héroïnes oubliées en Afghanistan", 2012, p. 89).

D'autre part, après cinq mois de mariage, la mère des deux petites filles commence à s'inquiéter de ne toujours pas être enceinte de son époux. Comme les autres membres de sa famille, sa belle-mère la blâme toujours d'être infertile. Cette dernière propose, régulièrement que son fils épouse une seconde femme. Pour éviter l'humiliation publique et préserver sa dignité, la jeune femme décide, accompagnée de sa belle-mère, de consulter un sage

homme, dans l'espoir qu'il lui donne un talisman ou un remède capable de lui porter chance et de favoriser enfin une grossesse.

« *Son mari est au courant de l'histoire, mais pas de la vérité.* » (Webe, 2002, p. 23).

En réalité, Ce sage n'est rien d'autre qu'un proxénète des femmes déguisé, profitant de son autorité pour instrumentaliser les femmes. Il isole les femmes dans une pièce obscure avec un jeune homme de grande force, il les contraint à entretenir avec lui de multiples rapports sexuels jusqu'à ce qu'elles tombent enceintes. Cette pratique barbare constitue une violation manifeste des principes religieux et des valeurs morales islamiques, qui prohibent toute discussion explicite sur la sexualité, perçue comme source de malédiction et d'impureté. Ce tabou est clairement illustré dans cet extrait : « *oser parler, c'est affronter le diable et la malédiction de Dieu* » (Farmaian, "la fille du Kamel", 2013, p. 87)

Après avoir confié ses souffrances et ses secrets à la pierre miraculeuse, le miracle se produit : La pierre réalise sa demande en se fracturant devant elle en vue de lui porter bonheur. Cette révélation suscite la colère violente de l'homme. Pris de rage, il la saisit brutalement par le poignet, la projette contre le mur, puis l'attire vers lui, l'empoigne par les cheveux et lui cogne violemment la tête contre le mur.

Dans un nouvel accès de violence, l'homme la soulève brutalement et la projette contre le mur où sont accrochés le kandjar et la photo. Il s'approche d'elle, la saisit encore une fois, et la plaque contre le mur : « *Il se redresse soudainement comme une pierre, rigide et sèche, soulevée d'un seul mouvement. La femme le regarde*

avec étonnement. Sa tête touche le Kandjar » (Bouraoui, 2008, p. 98)

Dans un geste de survie et de révolte, la femme s'empare alors du kandjar et le plonge dans le cœur de l'homme. L'homme s'effondre, mais de son corps ne s'échappe aucune goutte de sang, comme si sa mort relevait davantage d'une délivrance symbolique que d'un fait physique. Pendant ce temps, la femme, affaiblie, est traînée au sol. Dans un dernier sursaut de violence, le mari, bien que visiblement à l'agonie, parvient à lui fracasser la tête contre le sol et lui tord violemment la nuque. La suite est incertaine, mais il est probable que l'un ou les deux aient succombé à leurs blessures :
«L'homme inspire

La femme ferme les yeux

L'homme reste les yeux égarés

La femme est plein de sang

Elle rouvre lentement ses yeux

Elle s'agonise » (Rahimi, p59)

Pour conclure, cette histoire se termine sans réelle clôture narrative. L'auteur laisse au lecteur le choix d'imaginer la suite, Ce choix narratif fait écho à la célèbre déclaration de Roland Barthes : *« l'auteur est mort »* (Barthes, 1953, p. 45). Cette indétermination donne naissance à une forme de justice tragique, incarnée par la mort probable de la femme. Paradoxalement, cette dernière ne ressent pas de tristesse, car elle espère que cette mort violente soit comme une délivrance, espérant ainsi que cette fin violente lui vaudra le pardon divin pour ses péchés, notamment l'adultère.

Rahimi érige la parole en personnage à part entière. Elle devient le vecteur principal à travers lequel il explore les tensions intérieures, les frustrations et l'angoisse existentielle de ses héroïnes. Ce choix stylistique audacieux crée une sorte d'espoir pour toutes les femmes méprisées, en particulier les femmes afghanes qui subissent la domination masculine, l'extrémisme religieux, l'intolérance, le machisme et l'obscurité. La scène finale, montre que la femme entrouvre légèrement les yeux, le vent souffle et emporte les oiseaux migrants au-dessus de son corps fixe, incarnant une image puissante, emblématique de libération ou de renaissance spirituelle: « *Le vent se lève et fait voler les oiseaux migrants au-dessus* » (Khadra, 2011, p. 57)

Conclusion

Au terme de notre étude, Rahimi a réussi à mettre en lumière la condition dramatique des femmes afghanes, avec leurs maux moraux et physiques. Les thèmes étudiés dans notre corpus ont réussi non seulement à éveiller la conscience du lecteur, mais aussi à l'inviter à une réflexion critique sur les rites et traditions patriarcales qui asservissent la femme, la réduisant à un simple objet dépourvu de voix et d'identité.

D'autre part, nous avons vu qu'à la fin du roman, lorsque la femme enfonce le poignard dans le cœur de son mari, cherchant à se libérer de l'esclavage physique et moral auquel elle est soumise depuis trop longtemps. Pour elle, la liberté l'emporte sur la peur ou la culpabilité.

Le choix de la langue française par Rahimi n'est pas anodin : il lui permet d'échapper à la censure, de s'exprimer librement, et surtout de porter la voix des femmes afghanes au-delà des frontières nationales. Son œuvre est un appel à la solidarité et à la lutte pour les droits des femmes. Elle dévoile un témoignage poignant de la résilience et de la détermination des femmes afghanes face à l'oppression et à la domination masculine. Enfin, l'œuvre de Rahimi est un rappel que la littérature peut être un puissant outil de changement social. Le message final de Rahimi réaffirme que l'art d'écrire peut contribuer à bâtir un monde plus juste, plus équitable, où les femmes, quelle que soit leur culture, puissent enfin être entendues et reconnues dans leur humanité.

Bibliographie

Corpus étudié

- Rahimi, A. (2008). " *Syngué sabour. Pierre de patience*, Paris, P.O.L, 2008

Ouvrages généraux

- Almeida, J. D. (2010). " *Écriture au féminin par procuration. Pierre de patience d'Atiq Rahimi*". Paris: L'harmattan.
- Ayubi, N. (2010). " *la vie des femmes afghanes sous le régime taliban*". Neuilly: Éditions Michel Lafon.
- Barthes, R. (1953). *Le Degré zéro de l'écriture* (1953). Paris : Armand Colin.
- Beauvoir, S. d. (1949). *le Deuxième sexe*. Paris: Gallimard.
- Bernard, E. (Février 2010). " *Rencontre avec Atiq Rahimi*", *La Revue de Téhéran*, 34-56.
- Bishop, C. (2013). " *Atiq Rahimi: l'écriture de la guerre et de la résilience*". *Revue des études afghanes*, 78-89.
- Bouazzati, F.-Z. E. (2016). " *La représentation de la femme dans l'œuvre d'Atiq Rahimi*". *Revue internationale des études francophones*, 78-79.
- Bouraoui, N. (2008). " *Femmes en exil*". Paris: CNRS.
- Boyer, C. (2012, janvier 6). *Atiq Rahimi, Syngué sabour*". in *littexpress*, p. 23.
- Brunel, S. (2010). " *L'Afghanistan, un pays en guerre*". CNRS: Paris.
- Causse, F. (2009). " *Femmes afghanes, les oubliées de la guerre*". Paris: P.U.F.
- Causse, F. (2012). " *Les héroïnes oubliées en Afganistan*". Paris: Karthala.
- Claire Mélanie. (mardi 21 2012). " *Entretien exclusif avec l'écrivain et cinéaste Atiq Rahimi* ".
- Cojean, A. (6 décembre 2009). " *Atiq Rahimi: roman d'un exilé*". *Le Monde*, 34-44.

**Maux et mots de la femme afghane dans
"Synqué sabour. Pierre de patience"
d'Atiq Rahimi. (Étude socio critique)**

- Colombani, M.-F. (2012). *"Afghanistan : la révolte des femmes"*. Paris: Éditions Philippe Rey.
- Colombani, M.-F. (2013). *"Les Afghanes, de l'indépendance confisquée"*. Paris: Éditions André Versaille.
- Condé, M. (2014). *"l'exil salutaire de Rahimi en France"*. Paris: Présence africaine.
- Dorronsoro, G. (2000). *L'Afghanistan en révolte*. Paris: Éditions Karthala.
- Fanon, F. (1975). *Sociologie d'une révolution*. Paris: Présence Africaine.
- Farmaian, S. F. (2008). *"Mille soleils magnifiques"*. Paris: CNRS.
- Farmaian, S. F. (2013). *"la fille du Kamel"*. Paris: P.U.F.
- KÖRÖMI, G (2010). *"La symbolique des rideaux dans Synqué sabour d'Atiq. Rahimi"* Lorraine: université de Lorrqine.
- Hosseini, K. (2004). *"Les Cerfs-volants de Kaboul"*. Paris: P.O.L.
- Jean-Pierre Perrin. (2001). *"La Guerre des Afghans"*. Aix- Marseille: université de Marseille.
- Khadra, Y. (2011). *"Femmes en révolte"*. Paris: l'Harmattan.
- KÖRÖMI, G. (2014). « *Atiq Rahimi : "En Afghanistan entre la barbarie et la decadence"* ». Paris: l'Harmattan.
- Laval, M. (2007). *"Atiq Rahimi: la dignité ou la mort"*. Paris: Armand Colin.
- Michel Nareau, ". R. (2009). *Atiq Rahimi : Un regard distancié*". in: *Nuit blanche, Numéro 126*, 78-89.
- Mitterrand, F. (2012). *Les nuits de l'aigle" de (2012)*. Paris: l'Harmatan.
- Nougayrède, N. (2012). *"Femmes afghanes en quête de liberté"*. Paris: l'Harmattan.
- Ondo, P. O. (2019). *La poétique du silence dans "Synqué sabour Pierre de patience" (Atiq Rahimi)*. Bruxelles: université de Limoges.
- Profizi, A. ". (2013). *" Atiq Rahimi : "En Afghanistan, l'individu n'existe pas" »*. Paris: Armand Colin.

- Rahimi, A. (2000). *Terre et cendres*. Paris: P.O.L.
- Rahimi, A. (2005). *Le Retour imaginaire*. Paris: P.O.L.
- Rahimi, A. (2008). *Synqué sabour. Pierre de patience*. Paris: P.O.L.
- Rahimi, A. (2009). *"Les Porteurs de clarté"*. Paris: P.O.L.
- Selenie. (2012). *Synqué Sabour - pierre de patience de Atiq Rahim*. Paris: Edition Seuil.
- Taher, M. R. (2017). *"La guerre et la violence dans les romans d'Atiq Rahimi"*. *Revue des lettres et des sciences humaines*, 55-56.
- Taheri, M. R. (2017). *"La guerre et la violence dans les romans d'Atiq Rahimi"*. *Revue des lettres et des sciences humaines*, 34-35.
- Webe, O. (2002). *Les Afghans, histoire d'une révolte" (2001)*. Paris: l'Harmattan.
- Weber, O. (2002). *"Les Afghans, histoire d'une révolte"*. Paris: Éditions Robert Laffont.